

*Sollicité en juillet 2016 pour contribuer à un ouvrage collectif centré sur les rapports entre psychothérapie et sociologie, j'ai été très honoré de rejoindre ainsi un groupe de contributeurs qui planchait depuis plus d'un an. Mon texte devait être finalisé fin août. Celui que j'ai proposé, s'inspirant à sa manière d'autres contributions auxquelles j'avais eu accès, a malheureusement semblé plutôt « un credo ou un autoportrait ou encore une autobiographie intellectuelle mais où ne sont présents ni des références précises à la sociologie d'aujourd'hui, ni des éclairages concrets sur la pratique de la thérapie. » m'a-t-on dit. Il est vrai que cela n'allait pas dans le sens de la consigne du projet éditorial. Il s'agissait d'« éclairer la manière dont le savoir sociologique peut enrichir le pratique psychothérapeutique ». Il fallait donc montrer cet enrichissement. Ma conclusion personnelle étant qu'il faut plutôt, dans l'accompagnement thérapeutique, « oublier » tout ce qu'on sait pour être davantage à l'écoute de ce qui est dit et montré, ma conclusion n'allait donc pas dans le sens désiré. De mon point de vue, ce savoir (sociologique) peut enrichir la culture, et donc l'ouverture du psychothérapeute, comme l'ethnologie, l'anthropologie, la philosophie, l'économie, les sciences dites « dures », l'épistémologie, les arts, le cinéma, les séries télévisées et les bandes dessinées...et les relations amicales et amoureuses personnelles... Toutes ces connaissances, tellement multiples et nombreuses, hétérogènes doivent se fondre dans l'intuition clinique au service du patient, sinon, elles risquent de devenir pré-jugement, ou transfert de solution personnelle... C'est indéniablement utile, mais pas si directement que cela.*

*Je mets à votre disposition une version de ce texte, voué à rejoindre au grenier d'autres textes non publiés. J'ai, bien sûr, fait disparaître les références aux autres parties du livre à paraître dont j'ai eu connaissance dans un état non achevé.*

## **QUE PEUT FAIRE UN PSYCHOTHÉRAPEUTE SYSTÉMIEN DE LA SOCIOLOGIE ?**

*François Balta*

Formateur à l'approche systémique, j'affirme souvent que nous sommes tous nés systémiciens, mais que nous avons passé beaucoup de temps à tenter de l'oublier, et parfois, hélas, nous y avons réussi ! Il s'agit donc alors, pour ceux qui souhaitent devenir non seulement des experts dans un domaine mais des humains à part entière, de redécouvrir ce qu'ils savent sans le savoir. Cela se heurte à toutes les sciences instituées qui se sont partagé la vie, en la dépeçant en mille spécialités minuscules qui ont chacune, et donc toutes, la prétention d'expliquer la Vérité du monde. Ne peut-on, après tout, d'un promontoire suffisamment élevé, espérer voir la terre entière ? Sauf celle qui est juste sous nos semelles - ou sous une autre partie de notre anatomie si nous sommes assis - autoréférence inévitable qui infiltre nécessairement toute description du monde, plus ou moins à notre insu.

Peu importe ici le chemin que j'ai suivi, ou qui m'a conduit, pour devenir médecin puis psychiatre. Il s'est construit de hasards et de nécessités ; des rencontres ont fermé certaines portes, rouvertes par d'autres rencontres ou restées fermées à jamais. D'autres encore m'ont apparemment dérouté pour me permettre de mieux me retrouver. Peut-être serait-il plus juste de dire qu'elles ont réveillé en moi des échos de choses que je n'arrivais pas à nommer, décrivant avec justesse ce qui était alors une impression qui manquait de vocabulaire et de syntaxe, de corps conscient.

## Petit à petit et du dehors au dedans

Mais d'emblée, je souhaite insister sur deux points qui, me semble-t-il, soutiennent tout ce qui va suivre.

Le premier c'est le souvenir persistant que la conscience n'émerge qu'avec peine, progressivement. Qu'on vit avant de le savoir. Qu'on l'éprouve avant, bien avant, d'être capable de le penser. C'est une chose qui me semble régulièrement oubliée par les adultes... Cet accouchement de la conscience, cette deuxième naissance, c'est pour moi le prototype de toute construction d'un savoir. Nous ne serons toujours que des enfants, se découvrant en même temps que découvrant le monde. Il serait donc logique de considérer nos théories comme des enfantillages, c'est-à-dire des choses sérieuses, incertaines, indispensables, fragiles, avec lesquelles il faut savoir jouer.

Le second point, qui n'est pas sans rapport avec le premier, c'est que le dedans se définit d'abord du dehors. Société d'abord ! Précisons cela qui me semble essentiel. Le *je* se découvre progressivement, entre un ressenti et des regards extérieurs qui le génèrent, le confirment et/ou le maltraitent : son environnement. C'est d'abord un *il* ou un *toi* dans les yeux, dans les gestes, dans le langage des autres. C'est ce que Graham Barnes, un analyste transactionnel, définit comme le « *niveau social* » de l'identité, premier à se construire, qu'il distingue des niveaux « *psychologique* » (le ressenti que j'ai d'être ainsi situé dans un rôle, à une place) et « *existentiel* » (ma décision de construire ma vie en fonction de ces deux niveaux précédents)<sup>1</sup>. Cette construction de l'identité « par le dehors » a été aussi soulignée par Georges Devereux, donc à partir d'une approche très différente. C'est ainsi qu'il écrit « 1) *se comprendre, connaître sa propre identité, 2) comprendre, connaître l'identité du monde externe, et 3) être compris, avoir une identité connue constituent une seule configuration, caractérisée par une réciprocité et complémentarité parfaites des trois éléments en question. De même, au pôle opposé, ne pas se comprendre, ne pas comprendre la réalité et n'être pas compris forment également une configuration intégrale.* »<sup>2</sup> C'est pour moi l'affirmation d'une (inter)dépendance qu'on ne peut supprimer entre l'individuel et le sociétal, entre l'identité et l'appartenance.

Dire que la conscience « émerge », c'est la supposer déjà là, quelque part, ne demandant qu'à se réaliser alors qu'elle n'existe aucunement à cet instant. Peut-être que seule l'acquisition du langage la permet et la construit, laissant d'autres types de consciences de côté, au point qu'on peut les croire « inconscientes ».

Et le « dedans » une fois cristallisé, influence sans nul doute le dehors, le construit même parfois totalement comme dans le phénomène si étonnant de l'hallucination, ou dans le vécu de l'expérience délirante primaire. La co-construction de soi *et* du monde est en marche, réciproquement dès les premiers cris attendus du nouveau-né, cris qui rassurent, inquiètent, émeuvent, réveillent, font agir et réagir.

## Dans la nuit, le voyage vers la sociologie ?

---

<sup>1</sup> BARNES Graham. "Bonjour!": le losange dramatique de scénario et l'analyse des rôles de caractère. AAT. janvier 1982. Vol 6, N°21, p29-39

<sup>2</sup> DEVEREUX Georges. *La renonciation à l'identité, défense contre l'anéantissement*. En accès libre sur <http://geza.roheim.pagesperso-orange.fr/html/dvrenonc.htm>

Peut-on considérer que tout enfant est ainsi plongé d'emblée non seulement dans la société, mais dans la sociologie par son effort pour comprendre le monde qui l'entoure et la place qu'il y a ? Est-il un sociologue qui s'ignore ? Et aussi un psychologue qui s'ignore ? S'il ne le sait, peut-être ne l'est-il pas, tout occupé simplement à être, c'est-à-dire à devenir, avant d'être identifié comme quelque chose ou quelqu'un.

Je situerai, bien arbitrairement, ma rencontre avec la sociologie dans la lecture du *Voyage au bout de la nuit* de Louis Ferdinand Céline<sup>3</sup>. J'avais seize ans, et ce fut une de mes rares nuits blanches. Impossible de ne pas être saisi par ce roman, cette description qui correspondait si justement à tout un ensemble de mes ressentis alors que rien dans ma vie ne ressemblait, de près ou de loin, aux tribulations de Bardamu. Ce n'était pas mes deux grands pères qui avaient connu Verdun et n'en parlaient jamais qui m'avaient rendu si proche l'horreur de la guerre. Et je n'étais jamais allé plus loin que la pension où j'ai été envoyé à 9 ans. Donc ni l'Afrique, ni l'Amérique... Mais l'expérience intense de l'horreur, de la peur, de la lâcheté, de la honte, de la souffrance de la séparation, de la grâce face à la beauté croisée un instant, toutes ces choses font parties de la banalité d'être, et cela n'attend pas le nombre des années. Il se dégageait pour moi, de ce livre, un parfum de vérité sur l'existence que j'ai retrouvé ensuite, d'une manière bien différente en découvrant les écrits de Freud à 17 ans. Pourquoi parler de Céline comme d'une introduction à la sociologie ? Parce qu'il décrivait pour moi d'une manière sensible, immédiate, émotionnelle, les relations entre les gens, et des mondes que j'ignorais et que, pourtant, je reconnaissais. De plus, je n'étais pas sans savoir qu'il flottait autour de cet auteur un parfum de réprobation, une nausée assez générale, une critique des positions « politiques » de l'homme. La contradiction entre ce qui me semblait un écrit nourri d'humanisme, d'amour et de respect de la vie et cette image d'un antisémite meurtrier posait ouvertement les questions de l'identité, de la vérité du sujet, de l'individuel et du collectif, et des écarts entre le dire et le faire, question qui ne se pose pas que pour cet auteur, mais pour chacun de nous. Autant de mystères à résoudre, pour autant que cela soit possible. Des questions au moins partiellement sociologiques me semble-t-il. Le romancier n'est-il pas le miroir de son époque ? Et cette dernière peut, parfois, avoir du mal à se reconnaître dans les mots qu'elle produit pourtant. Céline d'ailleurs s'est souvent défini comme « chroniqueur » de son temps.

Si j'ai dévoré *Le voyage*, ce fut une bien autre affaire que de rentrer dans *Mort à crédit*. Il m'a fallu toute la certitude confiante vis-à-vis du premier roman pour affronter les souffrances du second. L'enfance démythifiée, la maltraitance des adultes et des classes sociales, loin des verts paradis baudelairiens<sup>4</sup>... Toute une sociologie de l'époque décrite à travers les yeux d'un enfant puis d'un adolescent. Les romanciers ne furent-ils pas les sociologues-artistes des siècles passés ? Balzac, Proust, Flaubert, Maupassant,... ne nous donnent-ils pas des descriptions fines, psychosociologiques, de leur époque ? Le côté artistique de leurs œuvres doit-il diminuer la perception de leur valeur sociologique ? D'autant qu'ils décrivent à la fois l'environnement social et ses conséquences sur les individus qui le construisent.

### Un autre fil rouge

---

<sup>3</sup> CÉLINE LF. *Le voyage au bout de la nuit*. Denoël, 1932.

<sup>4</sup> BAUDELAIRE Charles. *Moesta et errabunda. Les fleurs du mal*

Rappelons d'abord quelques évidences, supposées connues de tous, mais régulièrement oubliées ou négligées.

La première c'est que notre culture est immensément lacunaire. Tout apprentissage est tri, oubli, méconnaissance, ignorance. Tout savoir est aussi non-savoir. Trop de livres à lire, trop d'expériences à vivre, trop de langues ignorées, trop de compréhensions possibles... La richesse que le monde nous propose nous déborde de toute part. D'un livre que nous lisons, que retenons-nous ?<sup>5</sup> Une phrase déformée, une idée qui nous convient, ou qui nous séduit, une formulation heureuse, une idée générale déshabillée de ses nuances, ou une nuance en passant à côté de l'essentiel... Peu importe. Nous avons été nourris à cet instant, et cette infidèle lecture devient nous. Comme nous faisons de nos aliments des parties de notre corps, les lectures, les conversations, les échanges avec ce qui nous est étranger devient nous-mêmes.<sup>6</sup> Parfois, une gratitude bienvenue accompagne ce transfert. Souvent l'oubli de l'origine recouvre l'acquisition. Sans compter toutes ces fausses découvertes, qui ne sont que des retrouvailles ignorées<sup>7</sup>.

La petitesse de la culture de chacun, l'impossible exhaustivité de tout savoir, l'île minuscule sur laquelle survivent nos connaissances au milieu d'un océan sans limites d'ignorance – de connaissances possibles – impose humilité et prudence, malgré et avec tous les enthousiasmes et toutes les inévitables certitudes de l'instant. Chaque pas est une avancée dans l'obscurité, et cependant, chaque pas doit s'appuyer fermement là où il se pose, sachant pourtant avec certitude qu'il n'est que provisoire.

La seconde évidence que je tiens à rappeler, c'est que cette culture de chacun, contrairement à la présentation que fait tout travail « sérieux », est un mélange hétérogène d'éléments de valeur et d'éléments superficiels, légers, nettement moins nobles que ceux invoqués. Nous sommes façonnés aussi par les publicités que nous regardons, les émissions dites de divertissement et les séries télévisées, les informations qui nous submergent, incomplètes et non critiquées, les phénomènes de mode, et des lectures « médiocres ». Tout ce bain culturel « populaire », mélange d'or pur et de vil plomb, est soigneusement omis dans les références, sauf bien sûr, lorsqu'il devient lui-même un objet d'études sérieuses.<sup>8</sup>

Le psychothérapeute gagne sa vie en accompagnant comme il le peut les consultants<sup>9</sup> qui s'adressent à lui, plus ou moins volontairement. Nécessairement, les

---

<sup>5</sup> Cf. BAYARD Pierre. *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus*. Editions de Minuit, Paris, 2007

<sup>6</sup> Cf. l'affirmation de Jean PIAGET : « quand un lapin mange des choux, ce n'est pas le lapin qui se transforme en chou, ce sont les choux qui se transforment en lapin »

<sup>7</sup> Jeune interne, confronté aux passionnantes, séduisantes et ésotériques théories lacaniennes, j'en étais arrivé à une conclusion hésitant entre deux versions : « l'inconscient c'est le corps », sans savoir que la formule était de Groddeck, ou que « l'inconscient, c'est les autres » (la société) formule qui doit bien aussi appartenir à quelqu'un d'autre, un sociologue peut-être.

<sup>8</sup> Ainsi, me semble-t-il, la publicité est-elle un bon indicateur des idées dominantes d'une époque. Si Babette, qui est pourtant une crème, ne peut pas être fouettée, liée, battue, il semble que Cuisinella n'est parfaite qu'une fois l'homme (qui semble l'avoir co-payée) est passé par la fenêtre. Cela dit quelque chose de la vision de notre époque sur les différences de genres.

<sup>9</sup> J'ai l'habitude, et je ne suis certainement pas le seul, d'appeler *consultant* la personne qui consulte et non celle qui est consulté (que j'appelle du terme générique d'*accompagnant*). Ce n'est pas sans troubler parfois d'aucuns qui se pensent « consultants », c'est-à-dire experts.

personnes viennent comme elles sont, avec leurs origines, leurs expériences – leur histoire - et leurs visions du monde – leurs convictions, leurs systèmes de croyances... Elles façonnent la culture de celui qui les écoute, et l'ouvrent à des mondes qu'il ne visite souvent que guidé par elles. A partir d'un savoir, qui ne se croit pas toujours que supposé par le seul patient<sup>10</sup>, savoir universitaire<sup>11</sup> et livresque mâtiné d'expériences personnelles anonymisées, le thérapeute fait de son mieux. Il s'accroche souvent à ses théories comme le pendu à son gibet. Ça lui donne certes de la hauteur, et une espèce de position dominante, mais très inconfortable ! Je ne sais plus quel humoriste disait que *le plus long, dans une thérapie, c'est de convaincre le patient qu'il a quelque chose que le thérapeute sait guérir !...*

Il est donc certain que la culture sociologique d'un psychothérapeute ne pourra atteindre le niveau de celle d'un professionnel à plein temps de la sociologie. Mais son objectif n'est pas le même : ce n'est que d'une *sociologie pratique* qu'il s'agit et non de l'acquisition la plus complète possible d'une riche discipline centrée sur elle-même et sur ses questionnements.

En quoi les savoirs accumulés par les sociologues peuvent-ils enrichir sa pratique, l'éclairer, la nourrir ? Voilà la question. Déjà abondamment occupé à s'instruire dans son propre domaine, le psychothérapeute se contentera de miettes sociologiques, ethnologiques, anthropologiques, philosophiques tout autant que de plus ou moins vagues connaissances à propos des sciences physiques, mathématiques, informatiques... *A priori*, rien de ce qui est humain ne le laisse indifférent. Sa relation à la sociologie, comme à toutes les autres sciences humaines (ou inhumaines ?), sera donc à la fois, comme la systémique nous l'apprend, complémentaire et antagoniste.

### **Un espace socialement a-social : la thérapie**

Les théories m'ont toujours semblé des planches fragiles, des échafaudages temporaires qu'il fallait abandonner sans regret si, à partir d'une remise en question clinique, on découvrait quelque chose d'un peu moins fragile, et surtout de plus utile, en cours de route.

Mais comment estimer la solidité du radeau conceptuel sur lequel on s'embarque ? Au fait que le consultant peut aussi s'y tenir assez confortablement.

Chacun, pour le voyage qu'est toute thérapie, et c'est valable pour tout accompagnement, quel que soit son cadre et quelle que soit sa durée, aménage au mieux cet espace qui doit accueillir peines et peurs, souvenirs et projets, espérances et désespoirs, le moins inconfortablement possible.

Lieu a-social fondamentalement, au sens d'un *a* privatif, et non anti-social, l'espace psychothérapeutique est un lieu qui peut se souvenir sans rancune, rêver sans limites, dire et se contredire sans culpabilité. C'est trouver, ou retrouver, un lieu d'apprentissage ou l'erreur est non seulement permise, mais richesse future, passage obligé, opportunité bienvenue. Un lieu d'ouverture à l'écart des règles conventionnelles

---

<sup>10</sup> Allusion au « supposé savoir » du psychanalyste. Mais, force est de constater que certains, et même parmi les meilleurs, affichent une telle conviction quand à ce qu'ils savent qu'il n'y a plus de « supposition », c'est-à-dire de doute possible.

<sup>11</sup> Si le mot *université* désigne étymologiquement l'appartenance à une corporation, un groupe, une assemblée, il contient ironiquement l'appel à quelque chose d'*universel*, et semble-t-il à l'impossibilité que cette assemblée bavarde puisse en parler valablement : univers s'y taire ? Le style Lacan laisse des traces !

ordinaires, pour que l'individu qui s'y risque retrouve un sentiment d'adéquation entre lui et sa vie. On peut s'y contredire sans que cela soit reprochable ; on peut y exposer ses faiblesses ou ses forces sans risquer d'autre retour que son propre jugement ; on peut se chercher ou se perdre sans que cela ne devienne définitivement inscrit, catégorisé, dans une mémoire collective, sous forme d'identité figée.

La pratique de la psychothérapie impose d'en revenir toujours à la clinique, c'est-à-dire à confronter la réalité et des représentations, celles de la pathologie et de la santé entre autres, tant du côté des consultants que des accompagnants. Si la guérison ne survient, pour certains, que « *de surcroît* »<sup>12</sup>, elle reste l'objectif qui justifie toute demande et toute intrusion dans l'intimité d'un sujet ; elle est surtout la juge implacable qui évalue l'avancée du travail. J'ai toujours compris cette formulation, ce *surcroît*, comme l'obligation de respecter ce qui appartient aux patients : leur objectif de santé, et la « guérison » comme l'indicateur qui leur permet, comme quand on joue à cache-tampon, de savoir si le travail les rapproche ou s'il les éloigne d'une solution acceptable. La guérison n'est pas la médaille narcissique du thérapeute, même si ce dernier peut légitimement se réjouir d'une avancée faite en commun. La clinique déborde largement toute théorisation. Pendant des années, en fin de thérapie, j'ai régulièrement demandé aux personnes accompagnées ce qui avaient été, de leur point de vue, les moments importants qui avaient permis un changement. Jamais cela n'a correspondu à ce que j'avais cru repérer comme essentiel. Le plus souvent, une phrase banale, une affirmation déformée, mal comprise même parfois, une association qu'elles avaient faites et dont elles m'attribuaient généreusement et la paternité et l'effet bienfaisant... Si cela n'implique aucunement qu'elles détiennent davantage la vérité que l'idée que je puis me faire de ce qui a été « efficace », cela montre à quel point, il y a des écarts entre ce que l'on pense faire, ce que l'on fait... et ce que ça fait. Grande ignorance là encore.

Dans cet espace mystérieux qu'est ce lieu de la rencontre, tout vient en désordre et en vrac. Chacun alors dépose les pièces plus ou moins éparpillées dont il est fait, passant du familial au social, de l'émotionnel au rationnel avec des détours magiques et irrationnels, du soi supposé à découvrir plus qu'à construire, des sommets d'espérances aux mille échardes de frustration encore plantées dans le vif de leur histoire. Notre totalité « holistique » est plus que divisée parfois... elle est surtout traversée de part en part par nos environnements. Là encore, le dehors nous pénètre, le dedans s'expulse et se projette, dialogue incessant entre le sujet et le monde.

La clinique conduit donc les psychothérapeutes à être aussi sociologues, philosophes, ethnologues, anthropologues, historiens, géographes,... entre autres, pour tenter de tenir compte de la complexité des situations dans lesquelles ils se retrouvent impliqués. Car si cet espace se plie au jeu « normal » du sociétal pour et par son cadre, dans ce cadre même le social y est nécessairement mis de côté, suspendu un moment, et pourtant dit, sinon entendu.

## **Psychothérapie et sociologie : rencontre en trois temps**

---

<sup>12</sup> Comme l'a dit Freud puis rappelé Jacques Lacan, et comme tant de psychanalystes l'ont répété depuis, en s'appuyant hélas sur cet aphorisme pour négliger l'aspect thérapeutique de leur travail et même se réclamer « hors psychothérapie », tout en jugeant en même temps des critères de légalisation du titre de « psychothérapeute » !

## La sociologie avant même la psychiatrie

Avant même d'avoir une expérience réelle des pratiques psychiatriques, la lecture du livre de Michel Foucault, *Histoire de la folie*, avait fortement influencé mon regard sur les institutions dans lesquelles j'allais travailler. Influence critique, méfiante, et, je devais m'en rendre compte après quelques années de contact avec la maladie mentale, d'aucune aide par rapport aux difficultés des prises en charge elle-même ; cette absence relevait sans doute de ma part d'un idéalisme des bonnes intentions et d'un monde dont on pourrait exclure la question du pouvoir grâce à une posture de dénonciation. Si cette vision sociologique distanciée, historicisée, me permettait de réfléchir au contexte de l'exercice de mon métier, elle ne répondait aucunement aux problèmes posés par des comportements reconnus comme dangereux, pour soi ou pour les autres, et à leur prise en charge. Si la pensée foucauldienne permettait la remise en question des structures de soins comme étant aussi des structures d'oppression, elle oubliait qu'il est difficile de se servir utilement d'un outil qu'on méprise, même si en mesurer les limites et les inconvénients reste indispensable.

Cette critique des milieux psychiatriques allait de plus à l'encontre d'une autre particularité de l'espace psychothérapeutique : la nécessité d'une acceptation inconditionnelle<sup>13</sup> de ceux qui y sont accueillis ET de leur contexte d'existence, fut-il hospitalier. Ce que j'appelle le « cadre implicite »<sup>14</sup>. Cette acceptation est indispensable pour créer la confiance et l'alliance qui permettront le travail de mise en question et de changement. Ce que produit la psychothérapie, c'est une évolution de la personne qui consulte, évolution qui vise, de la part d'un systémicien, un mieux-être, pour elle *et* pour ses proches. Cela ne me semble absolument pas comparable à ce qui est produit par le travail du sociologue. S'il se doit de « comprendre »<sup>15</sup> son terrain d'investigation, ses résultats visent une explication qui sera mise en circulation dans la collectivité. C'est une explication à usage public, donc qui a nécessairement des conséquences politiques. Et la plupart du temps, dans un axe déterministe. Alors que la compréhension « thérapeutique » vise non l'explication, fut-elle compréhensive, mais un changement choisi du sujet par lui-même, et elle est du domaine privé. Chacun, ensuite, aura à voir de quelle manière ces changements modifieront ses engagements politiques et sociétaux.

L'antipsychiatrie des années 70 m'avait semblé riche de promesses. Elle était foncièrement ancrée dans une vision sociologique. David Cooper et Ronald Laing en Grande Bretagne, Franco Basaglia et Giorgio Antonucci en Italie, les courants de la psychiatrie de secteur (Georges Daumézon, Lucien Bonnafé) et des thérapies institutionnelles en France (François Tosquelles<sup>16</sup>, Jean Oury, Felix Guattari, Paul

---

<sup>13</sup> L'exercice de la médecine suppose une suspension du jugement pour soigner toute personne qui en a besoin. Celui de la psychothérapie impose d'aller plus loin encore, et de faire l'effort, le travail nécessaire, d'accepter l'autre au-delà de lui-même.

<sup>14</sup> Voir ma contribution « *Supervision et concept de résonance* » au livre collectif « *Le grand livre de la supervision* » sous la Dtion d'Emilie Devienne, Ed d'Organisations, 2010

<sup>15</sup> voir l'intéressante réflexion de Claude Coquelle dans « *La compréhension est-elle de gauche ? Risquer l'autre quel qu'il soit* » Le sociographe. 2009/3 (n° 30), p. 93-102.  
DOI 10.3917/graph.030.0093

<sup>16</sup> citons juste cette phrase de F. Tosquelles qui montre la préoccupation sociale de ce courant « *Le développement du mouvement de psychothérapie institutionnelle, comme tout développement d'un organisme vivant, se réalise sous la dépendance du milieu qui l'environne* » Tosquelles F. *Psychothérapie institutionnelle*, T 1, Paris 1965

Sivadon), autant d'espaces de questionnements<sup>17</sup> qui reliaient sans cesse les pratiques de soins et les élaborations théoriques, et qui intégraient la dimension sociale. Mais, en déplaçant la cause des problèmes de la personne au contexte social, cette orientation niait d'une certaine manière l'existence même de la maladie mentale, et renvoyaient le balancier à son opposé : du malade-coupable au malade-victime. Toute maladie devenait l'expression et la conséquence de relations de domination dans une société patriarcale inégalitaire et maltraitante. La thérapie familiale est née aussi de ces questionnements, d'abord dans une mise en accusation des familles. La sociologie se présentait alors à moi plutôt comme une remise en question radicale et militante des institutions, considérées quasiment comme les créatrices de ce qu'elles prétendaient soigner : la maladie mentale. La culpabilisation et la honte changeaient de camp ! Cinquante ans plus tard, si l'Italie a fermé ses asiles, les malades mentaux n'ont pas disparu pour autant, et il semble que la précarité du soin se soit ajoutée à la précarité de la maladie.

### **Une assez longue errance... nécessaire ?**

Certains, éclairés un moment par une théorisation séduisante, restent fidèlement à chercher toute solution, toute compréhension, sous ce réverbère initial. Je dois reconnaître que mes fidélités successives ressemblent plus à une course de relais qu'à l'ascension d'un unique sommet, ou à l'exploration d'un gouffre singulier infiniment profond... A chaque fois, difficultés cliniques et rencontres plus ou moins hasardeuses ont dessiné le chemin qui n'apparaît droit qu'à son terme.

D'abord la psychanalyse, freudienne, puis lacanienne, par passion pour l'inconnu, l'insu, et le langage. Mais la langue s'est trouvée quelque peu débordée face à la violence des affects vécus et rencontrés avec les premiers malades délirants et agités sur lesquels *l'effet yau de poêle*<sup>18</sup> n'était que très limité ! Parler des émotions ne suffisait pas. Il a fallu les vivre, les accueillir, et les groupes de thérapie émotionnelle me l'ont permis. Au bout d'un an et demi, le besoin de mentaliser – qualifié par certains de « fuite », d'« évitement du ressentir » – a été satisfait grâce à une rencontre imprévue avec un collègue, stagiaire chilien à l'hôpital Sainte Anne<sup>19</sup>. Découverte alors, à une époque où elle était quasiment inconnue en France, de la Gestaltherapie de Fritz Perls, encore un psychanalyste sorti de l'orthodoxie freudienne.

Pas d'acquisition théorique sans implication thérapeutique personnelle, et sans mise à l'épreuve de/par la clinique. Les trois vont de pair... je me suis ainsi formé à la Gestalt-thérapie, puis à l'analyse transactionnelle, modèle thérapeutique créé par un autre dissident de la psychanalyse, Eric Berne, puis à la Programmation Neurolinguistique de Bandler et Grinder, intéressant outil de modélisation, et à l'hypnose éricksonienne... tout en continuant à garder de la psychanalyse, plutôt que toutes les élaborations théoriques qu'elle a permises, ce qui m'en avait toujours semblé le cœur : la recherche d'un sens supposé aux symptômes, et une posture d'écoute ouverte, curieuse et bienveillante.

---

<sup>17</sup> plus ou moins en référence à l'expérience récente des camps nazis,

<sup>18</sup> Cf. François GEORGES. *L'Effet 'yau de poêle de Lacan et des lacaniens*, Paris, Hachette, 1979

<sup>19</sup> Je remercie d'avance toute personne qui pourrait me donner des nouvelles du Docteur Horacio Zepeda, reparti au Chili dans les années 1977-1980



### ... et un point d'arrivée riche de variations

C'est la rencontre une fois encore avec une question clinique, *comment comprendre les « rechutes » de patients après une visite dans leur famille ?* qui a fait que je me suis alors intéressé aux thérapies familiales. Mais très vite, je me suis retrouvé limité en tentant d'appliquer les idées puisées dans l'ouvrage de Mara-Selvini, *paradoxes et contre-paradoxes*<sup>20</sup> ainsi que celles contenues dans les premières parutions en français des livres de l'école de Palo Alto<sup>21</sup>. Ce sont les difficultés de mise en œuvre qui m'ont fait rechercher une formation à cette nouvelle approche, dite « systémique », formation que j'ai trouvée auprès de Mony Elkaïm<sup>22</sup> de 1979 à 1981.

D'emblée, ce « nouveau paradigme » systémique m'a semblé bien davantage qu'une vision structurale et objective des systèmes supposés nous conditionner à notre insu. C'est encore souvent l'idée que se font la plupart des gens qui s'intéressent à ces concepts, avec le projet, grâce à ce savoir systémique, de mieux contrôler les groupes, et donc de développer leur pouvoir d'influence, et devenir ainsi encore plus puissants. Ils sont restés en panne, paralysés devant les exigences de ce qu'on a coutume d'appeler la seconde cybernétique<sup>23</sup>, celle qui s'appuie sur ce qui est exclu par toute approche qui se veut « scientifique » : l'inclusion de l'observateur dans son observation, l'impossibilité de construire un point de vue objectif sans passer par le filtre de la subjectivité, l'incontournable autoréférence. C'est bien ce point qui me semble essentiel : penser en même temps la subjectivité *et* l'objectivité. Articuler ce qu'on a l'habitude de séparer radicalement. Penser les contradictions, sans les fuir en s'obligeant à choisir un camp ou un autre, ou à les hiérarchiser artificiellement comme on l'a fait historiquement à propos des supposés races ou des cultures, ou à les réduire à des paradoxes logiques et non les rapporter à des tensions existentielles indépassables et pourtant sources de réponses concrètes.

L'approche systémique, développée initialement dans le champ des thérapies familiales, m'a semblé être riche de trois caractéristiques :

- elle déborde largement le cadre familialiste et impose nécessairement une ouverture sur le social et le politique<sup>24</sup>. Et mon souhait n'a pas été de ne form(at)er que des « thérapeutes familiaux ». C'est pourquoi, dès 1982, j'ai proposé des formations qui visaient, et visent toujours, à permettre à toute personne, quel que soit son environnement de travail/vie, d'utiliser ce nouveau paradigme.

---

<sup>20</sup> SELVINI-PALAZZOLI Mara, *Paradoxes et contre-paradoxes*. ESF, 1975

<sup>21</sup> dont le classique ouvrage de Paul WATZLAWICK, Janet H. BEAVIN et Donald D. JACKSON, *Une logique de la communication*, trad. Seuil, 1972 et aussi P. WATZLAWICK, J. WEAKLAND et R. FISH, *Changements : paradoxes et psychothérapie*, Le Seuil, 1975

<sup>22</sup> Mony ELKAÏM a beaucoup fait pour l'ouverture, dans le champ des thérapies familiales, entre les différentes écoles systémiques. Voir à ce propos son ouvrage collectif « *Panorama des thérapies familiales* » Le Seuil, 2003, et, en ce qui concerne son apport plus personnel, ses ouvrages centrés sur la résonance *Si tu m'aimes, ne m'aime pas* Le Seuil, 1989 et *Où es-tu quand je te parle ?* Le Seuil, 2014

<sup>23</sup> à laquelle on attache le nom de Heinz VON FOERSTER

<sup>24</sup> Cf. Robert CASTEL qui est intervenu plusieurs fois dans des congrès de thérapie familiale pour en resituer socialement l'approche. Voir aussi son ouvrage *Le psychanalyste : l'ordre psychanalytique et le pouvoir*, Éditions Maspéro, Paris, 1973. Cette ouverture sur le social était davantage présente à cette époque à travers l'antipsychiatrie et les pratiques de réseaux qui n'existent gère aujourd'hui que dans la *clinique de concertation* de Jean-Marie LEMAIRE.

- elle ne réduit pas le sujet à n'être qu'une marionnette dont les systèmes tireraient les fils, mais le resitue dans la multiplicité de ses contraintes, externes et internes, et lui reconnaît une marge de manœuvre, osons le mot, une liberté. Relative, certes, mais puisque nous sommes des êtres de relations, tout, pour nous, est nécessairement relatif. Parfois je préfère parler d'approche-systémique-centrée-sur-les-personnes, espérant ainsi réconcilier les sujets, sans lesquels aucun système ne serait perçu et aucun système humain organisé, et les contextes, qui soutiennent ces existences individuelles.

- l'extrême diversité des points de vue développés dans ce courant systémique. Si les psychanalystes cherchaient, sans y arriver, à définir une Vérité commune, sous peine d'exclusion ou de scission, chaque systémicien se voit condamner à faire avec sa névrose personnelle, à théoriser sa propre vision du monde, et à apporter, en fonction de son histoire personnelle et de ses centres d'intérêt, une manière de travailler singulière, inimitable, mais auprès de laquelle d'autres peuvent pourtant trouver de quoi nourrir leur propre créativité. Ainsi, tout le monde peut se réclamer de cette mère peu regardante sur les divergences entre ses enfants à condition qu'ils s'appuient cependant sur une idée commune : la prise en compte des processus relationnels par lesquels nous existons.

Le monde systémique est ainsi très divers, chacun s'étant choisi un point d'appui plutôt qu'un autre, selon son tempérament et sa convenance personnelle. Pour illustrer cette affirmation, voici par exemple comment on peut distinguer différents courants « systémiques »<sup>25</sup> : en fonction de la manière de considérer ce qui fait problème l'intervention va se donner un objectif et un point d'impact particulier, ainsi que des techniques d'intervention adaptées à cette vision.

Ce tableau, bien sûr, ne rend pas justice à tous ceux qui ont participé au développement de chaque courant, et il n'est que grossièrement approximatif. *La carte n'est pas le territoire...*

<i>Le problème, c'est...</i>	<i>selon</i>	<i>« Ecole » et ® intervention sur...</i>
...le déséquilibre éthique des échanges entre les membres de la famille.	Ivan Boszormenyi-Nagi	approche « contextuelle » ® exploration de l'éthique relationnelle
... la mauvaise communication dans la famille	Donald Laing, Virginia Satir	Approche humaniste ® apprendre à mieux communiquer
... la solution trouvée par la famille	Palo Alto, Watzlawick et all. Giorgio Nardone	École de Palo Alto ® prescription du symptôme, interruption de patterns

<sup>25</sup> ce résumé s'inspire d'un travail de Carlos SLUZKI... dont j'ai perdu la référence précise !

... la structure de la famille (non respect des frontières intergénérationnelles)	Salvador Minuchin	Approche Structurale ® <i>restructuration des frontières intrafamiliales</i>
la répartition des pouvoirs	Jay Haley, Michel Crozier JA Malarewicz	Écoles stratégiques (dont Palo Alto) ® <i>restructuration, stratégies</i>
... la/les fonction/s positive/s du problème	Mara Selvini	Ecole de Milan ® <i>prescription paradoxale du symptôme</i> ® <i>prescription invariante</i>
... la résistance au changement	Mauricio Andolfi JA Malarewicz	Ecole de Rome ® <i>stratégies de changement par l'utilisation des résistances et leur provocation</i>
... la manière dont le thérapeute se retrouve impliqué/invité dans le maintien du problème	Mony Elkaïm	Approche centrée sur le concept de résonance ® <i>utilisation singulière de soi dans le processus de recherche de solution</i>
le blocage des ressources	Steve de Shazer Ecole de Bruges	Approche centrée/orientée solutions ® <i>exceptions, échelles, question miracle, soutien des ressources</i>
la narration dominante construite par la famille et/ou la société	Michaël White Kenneth Gergen	Approche narrative ® <i>déconstruction, reconstruction d'une histoire préférée par le dialogue</i>
.../...	.../...	.../...

Tous ces courants, en concurrence sur le marché de la thérapie, sont cependant réunis à mes yeux par le même postulat fondamental, tellement fondamental qu'il disparaît parfois, fondu dans une évidence qui n'en est pourtant pas si facilement une : nos réalités sont des co-constructions qui, inévitablement, nécessairement, nous impliquent dans le processus même de leur fabrication. C'est-à-dire un processus

récuratif<sup>26</sup>, une circularité qui implique co-construction et double posture influencé-influencé de chacun dans ses systèmes d'existence<sup>27</sup>.

Ce tableau illustre la diversité des points de vue, et des pratiques qui en découlent, avec d'inévitables antagonismes. Fidèle à un principe systémique, je considère que ces oppositions mêmes coopèrent pour construire l'univers dans lequel nous évoluons et enrichissent nos possibilités d'action.

### **Sociologie et psychothérapie : des complémentarités**

Leur complémentarité a existé, au début de mon parcours par le biais de l'antipsychiatrie. Puis - j'y reviendrai en abordant les antagonismes – la sociologie a été un intérêt périphérique, continu mais prudent, pendant tout un temps. Une « réconciliation », n'a pu s'opérer que grâce à la rencontre avec l'œuvre d'Edgar Morin<sup>28</sup> qui a été, pour moi comme pour tant d'autres, un guide essentiel dans le monde des systèmes complexes. Sa notion de *distinction-conjonction* à la place d'un principe de *séparation-disjonction* reste un point de repère permanent pour tenter de penser les situations cliniques.

C'est sans doute grâce à cette boussole, jointe à mon incapacité à adhérer à un groupe refermé sur lui-même, juste capable que je suis d'une gratitude pour les personnes et non d'une obéissance à une théorie ou à un clan, qu'un certain nombre de querelles de clochers théoriques m'échappent. Peu m'importe, je trouve mon miel dans des ruches différentes, et les différences entre chapelles m'intéressent d'autant moins que, souvent, les conclusions sont proches malgré des points de départ et des chemins différents, tout aussi passionnants les uns que les autres.

Ainsi par exemple, en ce qui concerne les « risques psychosociaux ». Que voilà un terme bizarre ! Parler de « risques » pour désigner des situations de souffrances constatables, des suicides, des dépressions, des burn ou bore-out, des passages à l'acte dangereux, des maladies psychosomatiques et des troubles musculo-squelettiques,... c'est, il me semble, détourner son regard du présent et faire fi du passé, pour s'inquiéter d'un avenir supposé encore incertain ! Mais l'appellation est consacrée. Pour affronter la clinique de cette souffrance dans les mondes professionnels, je trouve des ressources aussi bien dans l'approche de la *sociologie clinique* de Vincent de GAULEJAC que dans la *psychodynamique du travail* de Christophe DEJOURS, ou dans la *clinique de l'activité* d'Yves CLOT... Ainsi, je trouve, par exemple, à réfléchir dans *La panne, repenser le travail et changer la vie*<sup>29</sup> et dans le *Manifeste pour sortir du mal-être au*

---

<sup>26</sup> Récurativité, c'est le mot utilisé par Edgar MORIN, à qui les systémiciens doivent tant. Sociologue atypique, il est à craindre que son travail de décloisonnement des spécialités ne soit repris comme une nouvelle spécialisation de plus, « la complexité », trahissant ainsi ce qui me semble l'esprit même de sa recherche.

<sup>27</sup> C'est ce principe transversal de circularité que nous avons, Gérard SZYMANSKI et moi-même, voulu explorer dans ses conséquences, si on le prend au sérieux, dans *Moi, toi, nous, petit traité des influences réciproques*. InterEditions, Paris, 2013, et que j'ai résumé dans la fiche n°94 de l'ouvrage *Les fiches outils du coaching*, Eyrolles, 2014 (sous la Dtion d'Émilie DEVIENNE)

<sup>28</sup> parmi l'abondante production d'Edgar MORIN, retenons les 6 tomes de « *La méthode* » Le Seuil 1977/2004

<sup>29</sup> DEJOURS C., *La panne, repenser le travail et changer la vie*. (Entretien avec B. Bourniol) Bayard, 2012

*travail*<sup>30</sup>, deux ouvrages parus la même année, sur le même mode de l'interview et qui, pour une grande part aboutissent, pour ce que j'en retiens, aux mêmes conclusions. Sans doute, les points de départ sont-ils différents ainsi que les cursus de ces deux auteurs. Je me sens proche de Christophe Dejours, par son intérêt pour la psychosomatique, intérêt que je partage. Cette présence du corps est sans doute à mettre sur le compte d'une formation médicale qui ne peut que nous rappeler à notre réalité individuelle d'être mortel, et, si on y est sensible, au miracle de complexité que représente cet aboutissement de l'évolution qu'est un corps humain vivant, même si les bientôt sept milliards d'exemplaires en circulation semblent en faire une chose banale et sans valeur. Et j'apprécie chez Vincent de GAULEJAC cette écoute des histoires singulières, ces espaces de narrations qu'il offre à des personnes en souffrance, en nécessité de se retrouver, de prendre soin d'eux, sans pour autant pathologiser ou psychiatriser leurs malheurs, leurs hontes et leurs échecs.

Mais j'aime aussi à naviguer sur des eaux sociologiques, en leur temps certainement tout autant concurrentielles, mais apaisées aujourd'hui par le flou des mémoires et l'inutilité des loyautés. Le texte difficile de l'*Essai sur le don*<sup>31</sup> m'accompagne depuis que j'avais fait une incursion dans le monde de la mort psychogène abordée dans un article de Marcel Mauss<sup>32</sup>. Je croise encore (ir)régulièrement dans mes lectures les nombreux auteurs du M.A.U.S.S.<sup>33</sup> qui, sans doute abusés par leur propre acronyme, ont trop souvent oublié de défendre l'irremplaçable *utilité humanisante* des échanges fondés sur le don. C'est d'ailleurs dans ce courant, dans un ouvrage de Jacques GODBOUT que j'ai (re)trouvé ce qui me semble une riche voie de réflexions sur trois contextualisations possibles des échanges<sup>34</sup>.

Peu sensible aux dates de parution, et dans l'impossibilité de satisfaire toutes mes curiosités, j'aime flâner avec des systémiciens méconnus. Des esprits décalés sans doute, marginaux, mais qui n'ont pas attendu l'existence d'un courant constitué, celui dit « de la complexité », pour penser en élargissant davantage leur vision plutôt qu'en creusant un terrain privatisé. La manière de penser de Georg SIMMEL<sup>35</sup> est ainsi pour moi une source permanente de questionnements, d'ouverture, d'exigence, et un modèle d'intelligence au travail. Il m'offre une sociologie accueillante, ouverte à l'expérience du sujet, une sociologie en première personne sans arrogance, une invitation au voyage

---

<sup>30</sup> DE GAULEJAC V. V., MERCIER A.. *Manifeste pour sortir du mal-être au travail*. DDB, Paris, 2012

<sup>31</sup> MAUSS Marcel. *Essai sur le don Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, (paru en 1923-1924 dans l'Année Sociologique). PUF, 1973

<sup>32</sup> MAUSS M. « *Effets physiques chez l'individu de l'idée de mort suggérée par la collectivité (Australie, Nouvelle-Zélande)* » cet article de 1926 est aujourd'hui en accès libre sur : [http://classiques.uqac.ca/classiques/mauss\\_marcel/socio\\_et\\_anthropo/4\\_Effet\\_physique/Effet\\_physique.html](http://classiques.uqac.ca/classiques/mauss_marcel/socio_et_anthropo/4_Effet_physique/Effet_physique.html)

<sup>33</sup> Le Mouvement Anti Utilitariste en Sciences Sociales, avec Alain CAILLÉ comme un de ses chefs de file.

<sup>34</sup> GODBOUT J., CAILLÉ A. *L'esprit du don*. Editions la découverte, 1992. J'ai trouvé cette même tripartition Marché-Etat-Don dans l'ouvrage antérieur de l'économiste François PERROUX *Économie et société : contrainte, échange, don*, Presses universitaires de France, Paris, 1960.

<sup>35</sup> SIMMEL Georg. *Philosophie de l'argent* PUF, 1987 (1900) et *Sociologie et épistémologie* PUF, 1981/1989

et non la description figée d'un point d'arrivée ou la vérification rigide d'une hypothèse.

Depuis, d'autres esprits me semblent dans cette même manière de penser des processus qui relient. D'HÉRACLITE à PASCAL, de SUN TZU - tellement apprécié par tous les stratèges - à Carl Von CLAUZEWITZ - moins prisé sans doute car trop proche. Et chez certains philosophes aussi je retrouve ce même esprit « systémique » ouvert : Vladimir JANKELEVITCH, et son père Simon, Henri BERGSON aussi... C'était un temps d'avant le structuralisme, et il n'était pas alors interdit de penser la liberté contrainte des hommes.

### **Sociologie et psychothérapie : des antagonismes.**

Parler des auteurs dont je me sens proche m'impose de dire un mot de ceux dont je m'éloigne, pour lesquels je n'éprouve guère d'empathie, et dont, pourtant la cote sociale est certaine. Me questionner sur ces mouvements, plus affectifs que rationnels, pour autant que l'affectivité n'ait pas sa propre rationalité fondée sur des valeurs et non sur des arguments purement logiques, me permet, au prix d'injustices certaines, de mieux comprendre ce qui m'anime.

Quelques mots donc sur quelques auteurs incontournables et célébrés, pas nécessairement sociologues, mais ayant une place culturelle sociologiquement importante, qui ont éveillé en moi une méfiance instinctive, un doute têtue, avec parfois des moments de séduction puissants mais souvent déçus. On se construit aussi de ses refus !

Je mettrai en tête du palmarès de ceux que je suis incapable d'apprécier, l'incontournable HEIDEGGER. Je laisse aux spécialistes le soin de séparer, s'ils y arrivent, le philosophe du membre du parti national-socialiste. Ce qui m'horripile chez cet auteur prolix – ses œuvres complètes, en allemand, représentent paraît-il cent dix volumes ! – c'est cette prétention à saisir la vie en l'immobilisant. Il court, me semble-t-il, après un processus qu'il n'arrive bien sûr jamais à saisir : l'être. Comme si *être* était une chose et non un devenir, un mouvement, une fluidité. De cette recherche, on peut espérer au mieux quelques écrits poétiques qui frôlent l'existence... Quelle différence entre un texte comme la *Lettre sur l'humanisme*<sup>36</sup> et, par exemple, le texte d'Henri BERGSON *La conscience et la vie* !<sup>37</sup> D'un côté une lettre à Jean BEAUFRET, celui qui a introduit l'œuvre d'HEIDEGGER en France, lettre obscure, incompréhensible, qui sans doute invite à un (gros) effort de réflexion et qui suppose une (grande) connaissance de l'auteur, mais qui n'éclaire rien, ni des questions qui se posent ni des réponses éventuellement données. De l'autre, une conférence claire, qui ferait presque croire à l'intelligence de celui qui l'écoute, qui montre bien la légèreté d'une pensée libre d'errer, mais toujours attentive à l'expérience vécue, qu'elle approche délicatement. Rien qui ne soit effleurement, respect devant le mystère, halte à la porte de l'inexplicable ; pas de forçage lourd, le désaccord, la discussion est possible, clairement.

---

<sup>36</sup> *Lettre sur l'humanisme*. Paris, Aubier, (1946) 1957, (trad. Roger Munier).

<sup>37</sup> In BERGSON Henri, *L'énergie spirituelle*. PUF, (1919) 1985. Conférence faite à Birmingham le 20 mai 1911.

Je me risquerai à une hypothèse (sociologique ?) de ce « deux poids, deux mesures » : pourquoi une telle place pour HEIDEGGER dans (les références de) notre intelligentsia et un oubli, relatif, de BERGSON ? Je privilégierai un effet de communication qui peut s'appliquer à beaucoup d'œuvres intellectuelles. C'est dans la mesure où un texte n'est pas compréhensible qu'il permet à de multiples exégètes intelligents de prospérer, de se mettre eux-mêmes en valeur, d'alimenter leur vocation d'auteurs et de développer la richesse de leur propre pensée. Rien d'identique lorsque l'expression est claire, et invite plus à la controverse qu'à l'exégèse. Ainsi en est-il, non seulement de Heidegger, mais aussi me semble-t-il de Lacan, de Derrida, de Foucault... Ainsi, la *déconstruction* de Jacques Derrida semble avoir hypnotisé le monde au point de faire oublier que toute déconstruction (n') est (qu')une reconstruction. Avec Foucault, fasciné, lui, par les relations de domination, Derrida semble avoir été un des constructeurs de cette vague orgueilleuse sur laquelle a surfé la conscience de l'homme : la conscience de ses inconsciences ! Mission enivrante, à la suite de Copernic, après Marx, après Freud, que de déloger l'Homme, une fois encore, du centre du monde ! Dans ces années 60/70 tout ce qui pouvait montrer que la conscience n'était pas au centre semblait bienvenu. Foucault luttait contre toutes les dominations, ces savoirs-pouvoirs qui limitent nos libertés, négligeant que le savoir est aussi une libération<sup>38</sup> et que toutes les relations, dans leur complexité, impliquent domination et réciprocité. Pas à un paradoxe près, ces grands intellectuels de l'époque peuvent occuper le devant de la scène pour dénoncer la domination des élites !

J'ai la même difficulté avec l'idée de Bourdieu d'une sociologie de la reproduction qui dénonce le *statu quo*, l'immobilisme social, qui analyse finement et statistiquement les pesanteurs de classes en pleine période où l'ascenseur fonctionnait encore. D'autant qu'il me semble le contre-exemple même de ce qu'il décrit ! Bien sûr, ces gens étaient intelligents, et ils ont beaucoup écrit. Il est certainement possible de trouver dans toutes ces pages ce qui m'imposerait de reconnaître mon ignorance des sujets qu'ils traitent. Mais je ne peux et ne veux retenir d'eux que les traits principaux, ce que chacun en garde dans une espèce de mémoire collective déformante et injuste. Résumer leur travail à un ou deux slogans, à un mot parfois même, n'est-ce pas ce qu'ils ont eux-mêmes permis, par médias interposés ? Derrida et la *déconstruction*, Bourdieu et la *reproduction*, Foucault et la *domination*... Peut-on résumer Simmel ou Bergson, ou Jankélévitch à quelques slogans ? Cette sociologie qui définit la liberté comme une « fiction »<sup>39</sup> s'ajoute à tous les discours sur le progrès, ou sur les inévitables références au cours de l'histoire, qui nous invitent à la soumission tout autant que les croyances religieuses ont pu et peuvent inciter à la résignation.

Il y a de fait des antagonismes entre la sociologie « scientifique », quantitative, statistique et la psychothérapie systémique. Comme il y a une différence radicale entre

---

<sup>38</sup> A rapprocher de la célèbre phrase d'Abraham LINCOLN « *Si vous trouvez que l'éducation coûte cher, essayez l'ignorance* ».

<sup>39</sup> Bernard LAHIRE n'affirme-t-il pas, dans ce qui veut être un plaidoyer *Pour la sociologie et pour en finir avec une prétendue culture de l'excuse* (La Découverte, 2016) : « *en définitive, l'objectif et les méthodes des sciences du monde social rendent caduque la notion de liberté, car faire appel à cette notion signifierait seulement : « nous ne parvenons pas à expliquer ce point. » L'invocation de la liberté individuelle ou du libre arbitre est donc une forme subtile de démission scientifique et un appel à arrêter toute enquête.* » ! Un systémicien ne peut qu'être vaincu, et d'une liberté relative, et d'un multidéterminisme qui justement permet une réelle liberté de choix, c'est-à-dire une marge de manœuvre et de responsabilité dans cet univers de contraintes quasiment infinies.

la pratique de la psychothérapie centrée sur l'individu isolé et une pratique systémique, fut-elle individuelle. Ce qui sépare les deux grands types de psychothérapies que je distingue – celles que j'appelle, faute de mieux, psychothérapies de l'individu – et les pratiques systémiques, c'est le fait de se considérer, ou non, comme ayant le souci de l'environnement des patients. La plupart des psychothérapeutes « travaillent » pour l'épanouissement de la personne *contre* ses influences contextuelles. Comme me le disent (trop) souvent certains collègues « humanistes » : « je travaille pour la personne qui vient me voir. Si cela déstabilise les autres, autour d'elle, ils n'ont qu'à aller en thérapie ! » Le systémicien considèrera que ce « dérangement des autres » doit être pris en compte, anticipé, réfléchi, et intégré dans la démarche de changement, comme pouvant la freiner ou la soutenir. D'un côté la vision d'un individu « seul contre tous », de l'autre une prise en compte des appartenances contradictoires comme constitutives de la réalisation de soi.

Le statut de la « sociologie clinique » est, à mon sens, délicat. Son existence redouble, renouvelle et prolonge, le débat sur la question fondamentale de ce qui permettrait de distinguer les « vraies » sciences des sciences humaines, qui n'en seraient pas tout à fait. On retrouve l'opposition entre le « dur » et le « mou », l'humain et... « l'objectif » qui se passe d'observateur. La sociologie clinique, selon les moments de son action, bascule soit d'un côté, soit de l'autre, mais ne peut, et n'a pas intérêt à mon sens, faire la synthèse unifiante des deux. Lorsqu'il s'agit de « clinique », c'est-à-dire de recueil d'histoires de vie, de mise en récit, dans un travail de groupe, d'expériences vécues, l'objectif des animateurs est nécessairement, pour multiple qu'il soit en réalité, au service des personnes présentes. Une action bénéfique en est espérée. L'apparente neutralité de l'écoute n'est pas indifférence, d'autant qu'un processus de transformation subjective en est attendu. Dans un second temps, celui de l'analyse ou de la réflexion à propos des récits recueillis, une position distanciée et objectivante peut être prise et s'apparenter à une démarche scientifique qui suppose des hypothèses généralisantes, et la mise au point de nouveaux protocoles méthodologiques de recherche. J'aurai donc tendance à penser que, selon les moments, la sociologie clinique, et toute approche sociologique qui vise une action bénéfique pour des individus particuliers et non une simple étude prétendument « objective » d'une situation, se rapproche, dans le tableau suivant de la colonne « psychothérapie », et qu'elle est même plutôt systémique si elle prend en compte *en même temps* la personne *et* son contexte social.

Schématisons ce qui, pour moi, différencie ces trois champs dans le tableau suivant.

<b>Sociologie (scientifique)</b>	<b>Psychothérapie de l'individu</b>	<b>Psychothérapie (systémique)</b>
Une science	Un art – une science ?	Un art - un artisanat
Considère Groupes > individus	Considère L'individu > groupes	Considère Pas d'Individus sans groupes Ni de groupes sans individus
Travaille sur des indicateurs collectifs objectivants	Travaille avec et sur les représentations individuelles	Travaille avec et sur des processus relationnels (actes et représentations)



S'appuie sur des méthodes quantitatives et statistiques, Définit des moyennes, Vérifiables par d'autres	Démarche qualitative et singulière, Considère des sujets <i>dans</i> leurs contextes intrapsychiques	Démarche qualitative et singulière, Considère des sujets <i>avec</i> leurs contextes psychologiques et réels (accompagnants et accompagnés)
Se veut objective dans ses méthodes et ses résultats	Prétend à une certaine « scientificité » de ses méthodes (psychanalyse, TCC)	Revendique la subjectivité dans la méthodologie, l'objectivité (relative) dans l'appréciation des résultats
Se pose comme extérieure à son objet d'étude	S'isole du monde avec la personne en traitement (le « colloque singulier »)	Se définit comme co-construisant les résultats observables
Toujours questionnable dans ses méthodologies et les interprétations des résultats obtenus	Toujours questionnable dans ses présuppositions, et ses interprétations des mécanismes du changement	Toujours questionnable dans ses présuppositions, et ses interprétations des mécanismes du changement
Objectifs : Identifier les grandes lignes de force qui structurent les groupes sociaux. Eclairer les rapports dominants/dominés. Comprendre les mécanismes mis en jeu dans la structuration des sociétés	Objectifs : permettre à la personne de se comprendre, de trouver son « vrai moi » et de se réaliser, souvent <i>contre ou malgré</i> son environnement	Objectifs : Aider les systèmes concernés pour que les personnes qui les constituent soient davantage en accord <i>avec</i> elles-mêmes et <i>avec</i> leurs contextes de vie
Vision déterministe permettant la prévision et l'anticipation Réduire l'illusion de la liberté individuelle.	Vision d'un homme « relativement libre » Faire apparaître et soutenir des espaces de choix personnels	Vision d'un homme « relativement libre » Faire apparaître des espaces de choix, d'imprévus, d'inattendus
Valeur (implicite ?) défendue : une société plus juste (plus égalitaire ?)	Valeur défendue : le bien-être, l'épanouissement, la réalisation de soi	Valeur défendue : la réalisation équilibrée (des contradictions) de chacun avec d'autres
Le repérage des systèmes influents, explicites et surtout implicites	Le repérage des représentations inconscientes ou dysfonctionnelles	La participation (involontaire et active) de chacun à ses problèmes
Diagnostic : à partir de critères d'appartenance de classes en fonction d'éléments constatables et mesurables (indicateurs)	Diagnostic : à partir des structures psychiques ou des mécanismes de fonctionnement interne de l'individu	Diagnostic : à partir des processus de co-construction récursive
Questionne la norme en tant que moyenne sociale, majorité, domination et exclusion /répression des minorités.	Questionne la norme à partir de la réalisation du sujet Différencie « normal » et « anormal »	Questionne la norme en « requalifiant » le symptôme Différencie « normal » et « normé »
Déconstruit (et reconstruit ?)	Déconstruit et reconstruit	Déséquilibre et rééquilibre
Participe à la construction (idéologique ?) d'une vision partagée collective (doxa)	Participe à la construction d'une autre vision de soi et de ses problèmes	Participe à une nouvelle vision partagée, limitée au système thérapeutique à partir des présuppositions de chacun

Identifie les causes sociales expliquant des problèmes dans les collectifs. Action par le changement des représentations collectives dominantes	Identifie des causes dans l'histoire personnelle. La prise de conscience doit permettre le changement	Identifie de multiples paramètres et tente de créer les conditions contextuelles qui peuvent favoriser la possibilité de changement
A des difficultés à repérer ses propres présuppositions personnelles. Peut y être aidée par la psychothérapie	A des difficultés à repérer ses propres présuppositions culturelles. Peut y être aidée par la sociologie	A des difficultés à repérer ses propres présuppositions culturelles. Peut y être aidée par la sociologie et par la psychothérapie
Sociologue « neutre »	Thérapeute impliqué par son contre-transfert (son histoire)	Thérapeute impliqué par ses résonances (son histoire + ses réactions actuelles suscitées par le système qui consulte)
.../...	.../...	.../...

Chacun pourrait sans doute allonger cette liste de différenciations, ou en retirer certains éléments, en fonction de sa manière de considérer les divers courants sociologiques et psychothérapeutiques. Chaque ligne elle-même pourrait prêter à commentaires et discussions. J'espère qu'elles permettront surtout à chacun de développer ses propres questionnements, ses zones d'accord et de désaccord. Ce qui me semble important, c'est de garder le plus clairement possible une différenciation, de manière à permettre un échange enrichissant entre les trois champs. A chacun de défendre qu'il a raison de croire à ce qu'il croit (dans son domaine), tout en reconnaissant qu'il a aussi besoin de croire au sérieux et à la validité de ce qui n'est pas son domaine. Un peu de mauvaise foi dans ces argumentations peut même être bienvenue pour aviver le dialogue. Il me semble l'avoir illustré !

La différence essentielle étant que la sociologie, en se situant comme une science, se retrouve en difficulté pour « humaniser » ses propositions, la psychothérapie, pour autant qu'elle ne cherche pas à affirmer sa valeur scientifique, se situant comme « un art » est, elle, en difficulté pour prouver la validité des différents modèles qu'elle utilise concrètement et pour confirmer statistiquement ses résultats.

Ce que la systémique nous apprend, c'est à accepter les contradictions comme pouvant être également vraies (et donc également isolément inexactes) en fonction des contextes dans lesquelles on les replace. Les objectifs des personnes étant l'un de ces contextes à ne pas oublier, pour autant que tous ces objectifs soient conscients...

D'un côté, les éclairages globalisants apportés par les travaux sociologiques contextualisent et relativisent les certitudes culturelles<sup>40</sup> et les pratiques sociales de chacun en en montrant le côté construit, arbitraire et contraignant. Ils permettent aux psychothérapeutes de s'interroger sur leurs préjugés, leurs implicites, et sur l'insertion sociale de leurs pratiques. Elles peuvent donc, entre autre, les aider à prendre une saine distance par rapport à leurs réactions à ce qu'ils entendent.

De l'autre côté, avec et malgré son lot de généralisations biaisées par la sélection de son terrain et ses propres modèles dominants successifs, la psychothérapie rappelle

<sup>40</sup> Qui sont le plus souvent implicites. Je définis la « culture » comme cet implicite partagé qui rend « évident » de faire/penser/voir telle chose de telle manière et non autrement.

utilement aux sociologues le mystère des singularités individuelles. Elle les questionne sur leurs motivations et leurs objectifs, et les invite à relier leurs théorisations à leur histoire personnelle, et à prendre en compte la personne singulière, tant celle qui est étudiée selon une certaine catégorie de critères que celle qui est derrière le masque faussement neutre de l'observateur.

### **Pour une culture de l'oubli...**

Toutes les ouvertures acquises lors de lectures, de rencontres, de séminaires, etc., il me semble essentiel, face à un patient particulier, de les oublier, de faire « comme si » je les ignorais. C'est dans l'oubli, impossible bien sûr, de tout ce que j'ai appris par ailleurs, que je ne considère alors que comme des préjugés (au sens où il préjugent de ce que je dois voir et comprendre) que je construis ma posture de psychothérapeute. Je dois redécouvrir, éventuellement, ce que je sais, ou enrichir et diversifier ce savoir par la rencontre d'une singularité, d'une exception. D'une certaine manière les connaissances acquises quel qu'en soit le domaine, philosophique, sociologique, et même psychologique, doivent, de mon point de vue, passer en toile de fond, comme un vocabulaire que l'on posséderait (et qui donc ouvre et limite nos descriptions), mais en pensant davantage à ce qu'on souhaite dire le plus exactement possible. La sociologie (et toutes les autres sortes de connaissances qui me constituent), est comparable à l'entraînement pour un sportif : indispensable dans la préparation, et destiné à devenir inconscient le jour de la compétition ! D'une certaine manière, tous ces savoirs ne me sont absolument pas utiles *consciemment* au moment même où je travaille. Ils viendraient transformer le sujet que j'accompagne en illustration d'un savoir déjà là, en confirmation de croyances déjà acquises. De plus, la complexité déborde en permanence ce que le faisceau étroit de la conscience peut éclairer. Ainsi, savoir qu'en moyenne, un héroïnomane ne veut sortir volontairement de sa dépendance qu'au bout de dix à quinze ans peut m'aider à être patient, et c'est déjà pas mal, mais ça ne m'aide en rien à tenir la longueur concrètement, au quotidien, dans ma relation avec lui.

La rencontre avec la souffrance entraîne nécessairement des réactions de défense, de protection. Le savoir fait partie de ces mécanismes protecteurs, d'autant plus pernicieux qu'il se présente comme une aide. Développer un confort dans le non-savoir, l'acceptation de la surprise et l'apprentissage de choses nouvelles, fait, de mon point de vue, partie des qualités que doit développer tout psychothérapeute. Il pourra ainsi enrichir sa compréhension de nombreux phénomènes.

Voici deux exemples de rencontre, au hasard des entretiens, avec des illustrations précises de la différence entre le travail prescrit et le travail réel qui m'ont ouvert à des points de vue auxquels je ne m'attendais pas.

Ainsi, ce n'est pas dans un livre, que j'ai compris une règle de promotion d'entreprise paradoxale au premier abord. C'est un de mes patients, ouvrier dans une grande entreprise qui mettait alors un point d'honneur à ne pas licencier, qui m'a fait comprendre que la promotion pouvait parfois plutôt reposer sur l'incompétence ou de mauvaises relations que sur le mérite et le travail bien fait. Le chef d'atelier en effet, m'a-t-il expliqué incidemment, a intérêt à garder sous ses ordres les gars qui font bien le travail et qui ne lui posent pas de problèmes relationnels. Par contre, il souhaitera se débarrasser de celui qui, opposant ou retors, lui crée des soucis en le promouvant dès que possible. Il y a ainsi, de fait, parfois une prime à ne pas faciliter les choses ! On ne monte pas qu'au mérite !

Un autre de mes patients, ingénieur perfectionniste, avait du mal à se remettre de sa découverte : il cherchait le 0 défaut sur une chaîne de production, mais n'y arrivait pas. Il a fallu, à cause de son insistance, qu'à un moment un de ses subordonnés lui explique qu'un certain nombre de pièces (des bougies de voiture en l'occurrence) étaient déclarées défectueuses lorsqu'un des employés en avait besoin pour sa voiture personnelle !... Une prime en nature entrée dans la culture de l'entreprise.

Dans les deux cas, mon travail était d'accompagner la surprise et la déception liées à ces constats chez mes patients. Par leurs situations, ils m'invitaient à penser concrètement cette dimension sociologique.

Dans ces deux exemples, on voit que le flux des informations va de la clinique à la connaissance sociale (je n'ose dire sociologique) et non l'inverse. Par contre, plus ma culture socio-ethno-psy-etc. sera nourrie par ailleurs, saturée d'informations impossibles à avoir en tête consciemment, plus j'aurai probablement de disponibilité et de curiosité pour accueillir un point de vue différent du mien. C'est là que les connaissances sociologiques me sont utiles. A condition de les « oublier » dans la rencontre.

### **Systemicien ou pas ?**

La ligne de partage passe entre ceux qui tentent de penser les contradictions du monde, en en portant leur part en eux-mêmes, et ceux qui les dénoncent et laissent croire que l'on peut séparer radicalement l'ombre de la lumière, le bien du mal, l'homme de ses environnements, la conscience de l'inconscience, l'observé de l'observateur, la cause de l'effet... Ceux qui assimilent leur hiérarchisation personnelle de valeurs, ou le point de départ de leurs réflexions, à un constat de vérité et/ou de nature qui atteindrait à l'universel, ou à l'originel.

Penser systémique, c'est tenter, comme le disait Georg SIMMEL, de penser trois choses en même temps : l'objet A, l'objet B et la relation qui à la fois les sépare, les unit, et les fait exister ensemble<sup>41</sup>. Et ne pas oublier, comme si ce n'était pas déjà assez difficile, qu'une multitude de contextualisations possibles peuvent venir complexifier ce premier niveau de compréhension déjà élargi.

On peut considérer que le premier objet, A, c'est soi, conscience limitée et précieuse, perdue et dépassée dans un monde à la fois plus vaste qu'elle, et qu'elle contient pourtant tout entier. Tous ces efforts pour décentrer l'Homme, qui devraient nous apprendre l'humilité, sont devenus pour certains la raison même de leur fierté pessimiste et antihumaniste. C'est pourtant de cette fragilité de notre conscience que même cet orgueil négativiste tire sa possibilité.

D'un côté, comme y insiste si souvent Edgar MORIN, ceux qui pensent en termes de « ou... ou » (*ou* la liberté *ou* le déterminisme, *ou* la domination *ou* la soumission, objectivité *ou* subjectivité, etc.) et ceux qui pensent en termes de « et » (déterminisme *et* liberté, domination *et* soumission, objectivité *et* subjectivité... selon les faits retenus, le point de vue adopté, et, au final, l'objectif moral que l'on se donne). Il y a ceux qui, le nez collé à leur ici, seule vraie réalité, pensent qu'il fait jour *ou* qu'il fait nuit, et ceux

---

<sup>41</sup> Il le disait mieux que moi : « *Relier et distinguer sont les deux fonctions fondamentales qui œuvrent ici inséparablement, et bien que ces deux termes soient strictement contraires, ou peut-être bien pour cette raison même, chacun est la condition de possibilité de l'autre.* » Georg SIMMEL – Philosophie de la mode. Allia, Paris, 2013, p14. (1905)

qui tentent de regarder la planète bleue dans son ensemble et qui voient qu'il fait toujours jour *et* nuit au même moment. Les premiers creusent au même endroit, aveuglés par la solidité de leur méthode et la suprématie de leur discipline, les seconds tentent d'articuler des différences, contradictoires et complémentaires, de faire en sorte qu'elles s'enrichissent mutuellement malgré toutes leurs difficultés à se comprendre et à s'accepter. Les études analytiques enrichissent et questionnent nos idées à propos d'ensembles plus larges. Elles sont donc fondamentalement bienvenues... et à dépasser. Dans une vision systémique, il n'est pas question de confondre une hiérarchisation issue de nos préférences et de nos choix (c'est-à-dire une construction sociale) avec LA réalité de cette hiérarchie (sa « vraie nature »). Le *social* n'est qu'une des caractéristiques distinctives (distinguables, isolables) de la vie des humains, comme tout ce qui participe de l'humanisation, même s'il en existent des préformes dans la vie animale. Chaque spécialiste peut trouver que sa spécialité est « caractéristique » de l'humain, puisque toutes sont humaines !<sup>42</sup> De plus l'approche systémique ne verra pas le *collectif* comme seulement « le contraire » de *l'individuel*, mais comme un des contextes qui fait émerger un autre niveau de sens particulier, contexte – *échelle* - qui lui-même peut être englobé dans le *social*, plus large, encore et plus abstrait qui fera apparaître d'autres aspects de ce qui est humain. Et ce *social* lui-même peut être contextualisé par la planète entière (l'écologie) ou la notion de temporalité (l'histoire et le projet)...

### **Intégrer le contradictoire**

La systémique, c'est, davantage qu'un corpus théorique, une exigence de penser les contradictions insolubles qui nous habitent et que nous habitons, en conjuguant les points de vue, nécessairement partiels et partiels, considérant que chacun peut ainsi enrichir les autres. S'agit-il là d'une approche intégrative ? Non, dans la mesure où il n'y a nulle recherche d'intégration des théories les unes dans les autres. Elles ont certes des parties communes, surtout quand elles sont proches des faits cliniques, mais divergent ensuite rapidement à partir de leurs présupposés, plus ou moins explicites. Peut-être peut-on concéder qu'il y a, dans la théorie systémique de la deuxième cybernétique, un aspect méta-théorie englobante. Faudrait-il alors comprendre le terme méta non comme une position de supériorité mais plus modestement comme une position d'accueil, d'ouverture. Comme une mère de famille aimante acceptant tous ses enfants, pourtant bien différents, parfois rivaux ou indifférents les uns aux autres. Comme la vie qui ne se préoccupe guère de nos catégorisations et qui accepte dans son sein toutes les contradictions, qui relie des mondes hétérogènes qui cohabitent, s'affrontent ou s'ignorent. Multivers sans domination définitive, sensible aux possibilités du moment, sensible à d'infimes variations, et pourtant Uni-vers, dépassant les antagonismes et nos compréhensions limitées.

Le regard du thérapeute a d'abord et avant tout à être un regard thérapeutique, c'est-à-dire un regard fraternel, *compréhensif* mais pas au sens « explicatif », plutôt au

---

<sup>42</sup> C'est même sur ce principe que reposent la plupart des soi-disant « débats » médiatiques : chaque spécialiste – psy, sociologue, politicien, économiste, linguiste... - montre qu'il existe des paramètres influents que met en lumière sa discipline, et en tire la conclusion qu'il identifie, lui, la « vraie » cause importante du problème dont on discute.

sens d'accueillant, sur la difficulté du vivre et non un regard d'objectivation plus ou moins savante.

Le thérapeute systémicien sait qu'il ne travaille que sur une toute petite partie du Tout<sup>43</sup>, en fonction d'un objectif. Il n'a besoin que d'un point d'appui et les « systèmes » eux-mêmes réagiront à cette pression, d'une manière (qu'il espère) peu prévisible, dépassant souvent les attentes rationnelles. Rien n'interdit donc au sociologue, même s'il n'a pas de souci thérapeutique, d'être lui aussi systémicien. La différence n'est pas tant entre sociologie et systémique qu'entre visée thérapeutique ou non. Dans ce dernier cas, quelle est-elle ? Recherche « pure » ? Connaissance « objective » ? Explication « générale » ? Elle reste cependant une posture subjective, qui peut être de rechercher ou d'élaborer des éléments objectifs partageables. Ce sont deux façons de s'engager qui ont leur propre valeur, et qui sont adaptées à des contextes différents.

Les théories sont des maisons que nous habitons, et nous sommes tentés d'y faire entrer le monde entier. Mais les théories ne sont (ne devraient être) que des ouvertures sur le monde. Et selon que je le regarde de la fenêtre de la cuisine, du salon ou de la chambre à coucher, il m'apparaît différent. Et je peux même parfois me risquer à sortir de la maison, dans l'insécurité merveilleuse de la découverte et de la rencontre d'autres points de vue que les miens<sup>44</sup>, qui sont pourtant mes seules possibilités aujourd'hui. Psychologie, sociologie, philosophie, anthropologie, histoire, économie, sciences, géographie, arts... autant de fenêtres étroites et nécessaires sur la complexité, autant d'occasions de partages, de coopérations, de découvertes ... et de controverses.

François BALTA – Nîmes, juillet-août 2016  
www.frbalta.fr

---

<sup>43</sup> Une confusion souvent faite est de croire que considérer un ensemble, un système, une totalité, supposerait la prétention à tout en savoir, à tout maîtriser. Il s'agit exactement de l'inverse.

<sup>44</sup> Si j'étais certain d'en avoir qu'un seul, et non un point de vue qui varie en fonction des contextes, et des informations que je perçois, je me serai contenté d'un singulier...